



Les maraudeurs. (Page 262.)

qui me font douter des autres et de moi-même, il faut que je sache enfin *ce que je suis, ce que je parais, ce que je vauds, abstraction faite de ma fortune...*

« Fixée sur ce point, je saurai reconnaître le vrai du faux, les adulations vénales de l'intérêt sincère que je mérite peut-être par moi-même, et en dehors de cette fortune maudite...

« Mais pour savoir ce que je suis, ce que je vauds réellement... à qui m'adresser? qui aura la franchise d'isoler dans son appréciation la jeune fille de l'héritière?

« Et, d'ailleurs, un jugement partiel, si sévère ou si bienveillant qu'il soit, suffirait-il à me convaincre, à me rassurer?

« Non... non... je le sens, il me faut donc le jugement de plusieurs personnes forcément désintéressées.

« Mais ces juges, où les trouver?

« A force de penser à cela, chère maman, voici ce que j'ai imaginé.

(La suite au prochain numéro.)

LA CHASSE AU LION

PAR

JULES GÉRARD

— LE TUEUR DE LIONS —

(Suite.)

L'enfant bondit vers son père, il l'embrasse respectueusement sur l'épaule.

Le père, heureux et fier d'avoir un fils qui lui donne de si belles espérances, le fait asseoir près de lui, et lui parle en ces termes :

— Es-tu déjà allé, la nuit, sans que je t'aie vu?

L'enfant raconte ses amours avec une jeune fille qu'il a visitée quelquefois, au risque de se faire casser la tête d'un coup de pistolet.

— C'est bien, lui dit le père, mais ce n'est

pas suffisant. Tu es déjà grand, et je rougis d'entendre nos voisins t'appeler petit. Il faut leur faire voir que tu es un homme.

— Je ne demande pas mieux, répond l'enfant; mais, pour aller seul, la nuit me paraît bien noire, et j'ai peur.

— Pour la première fois, tu n'iras pas seul; prends ces armes, quitte ton burnous, qui est trop blanc, et serre ta chemise à ta ceinture.

Pendant que notre élève fait sa toilette, le vieillard passe sous la tente d'un ami et lui dit :

— Mon fils est prêt.

Les mamans pleurent un peu, dans la crainte d'un insuccès ou d'un malheur; mais on leur dit que les jeunes gens seront conduits par un homme courageux et prudent.

Tout s'arrange pour le mieux, et à dix heures, par une pluie battante et par une nuit noire, trois hommes, couverts d'une chemise couleur de terre, relevée au-dessus du genou par une ceinture de cuir, quittent le douar avec mystère.

Sous un burnous rapiécé en mille endroits, et qui a servi à trois générations sans être jamais lavé, chacun de ces aventuriers cache un pistolet et un poignard. La tête est couverte d'une calotte de couleur brune, et les pieds sont nus.

Ils marchent en silence à travers champs, et ne s'arrêtent qu'en vue des feux ennemis. C'est un douar de dix à douze tentes, placées en rond-point et se touchant; au milieu sont les troupeaux. En dehors et devant chaque tente veillent une multitude de chiens faisant bonne garde.

Dans ce douar est un homme dont le père ou l'aïeul a tué le parent ou l'arrière-parent d'un de nos aventuriers. C'est la vie de cet homme qu'il leur faut.

Les feux se sont éteints un à un, et tout le monde dort ou paraît dormir, excepté les chiens. L'ancien, sachant qu'à une certaine heure de la nuit quelques chiens excédés de fatigue, finissent par s'endormir, attend que le moment d'agir soit arrivé.

Sur ces entrefaites, un lion qui n'a pas diné et qui, vu l'heure avancée de la nuit, se sent fort en appétit, arrive de ce côté.

Il aperçoit trois hommes accroupis : « Bon! dit-il, voilà des camarades qui m'attendent fort à propos. » Et il se couche.

Il faut que vous sachiez que le lion est très-paresseux de son naturel. Or, comme les hommes qui rôdent la nuit sont plus souvent des voleurs de bestiaux que des assassins, voici ce que la mère lionne dit à son lionceau, lorsque, étant majeur, il veut voir du pays.

— Mon enfant, quand tu rencontreras des hommes, la nuit, tu les suivras; tu ne leur feras point de mal s'ils se tiennent tranquilles.

La chair de l'homme ne vaut pas celle du bœuf; la plupart même sont secs comme des harengs.

Tu voyageras donc de compagnie avec eux. Quand ils arriveront près d'un douar, tu te coucheras, et ils travailleront pour toi.

Laisse-les emmener à quelque distance les bestiaux qu'ils auront enlevés; puis, lorsque tu trouveras sur ton chemin un ruisseau ou une source, présente-toi et demande ta part.

Le lion, qui a suivi les conseils de sa maman, s'en est bien trouvé.

Au lieu de porter ou de trainer son dîner pendant un quart d'heure et d'aller ensuite à la recherche d'un ruisseau pour se désaltérer, il trouve cette besogne toute faite par ses amis.

Or, notre lion s'est couché, et il attend; mais les chiens, qui ont vu ses yeux ou qui l'ont flairé, font un tapage d'enfer.

L'éveil est donné au douar, tout le monde est sur pied. Les uns crient, les autres tirent des coups de fusil en l'air.

Les femmes rallument les feux et jettent des tisons enflammés.

Pour peu que cela continue, le jour arrivera sans que les camarades du lion puissent agir. La faim presse ce dernier, il s'impatiente : *Ah! ah!* dit-il, *je prendrai un mouton moi-même, ce n'est pas lourd.* Et il se lève.